

I - LA DESCENTE

« Ce que vous désirez est impossible » – telle fut la réponse péremptoire qui me fut donnée par des amis auxquels je demandais conseil, avant de m'en aller plonger, corps et âme, dans l'East End de Londres. Ils ajoutèrent que je ferais mieux de m'adresser à la police, qui me procurerait un guide. Il était visible que je n'étais pour eux qu'un simple fou, venu les trouver avec plus de lettres de recommandation que de bon sens, et dont ils flattaient poliment la manie.

Je protestai :

« Mais je n'ai rien à faire avec la police ! Ce que je veux, c'est pénétrer tout seul dans l'East End, et constater par moi-même ce qui s'y passe. Je veux savoir comment les gens vivent là-bas, pourquoi ils y vivent et ce qu'ils y font. Je veux, en un mot, partager leur existence. »

« Vous n'allez tout de même pas vivre là-dedans », s'exclamèrent-ils en chœur, avec un air de désapprobation à peine dissimulée. « Il y a là-bas des endroits où, à ce que l'on dit, la vie d'un homme ne vaut pas deux pence... »

« C'est justement ces endroits-là que je veux visiter », m'exclamais-je en les interrompant.

« Puisqu'on vous dit que c'est impossible ! »

Je brusquais la conversation, un peu irrité par leur incompréhension.

« Ce n'est pas pour m'entendre dire cela que je suis venu vous trouver ! Vous voyez, je suis étranger dans ce pays, et je voudrais que vous me disiez tout ce que vous savez sur l'East End, pour que je puisse avoir une base pour commencer mes travaux. »

« Mais nous ne savons absolument rien sur l'East End, sauf que ça se trouve là-bas, quelque part... » Et ils agitèrent leurs mains vaguement dans la direction où le soleil, en de rares occasions, daigne se montrer à son réveil.

« Alors, puisque c'est comme cela, répliquai-je, je vais m'adresser à

l'Agence Cook. »

« Très bien ! Parfait ! » approuvèrent-ils, soulagés. « Cook saura sûrement. »

Mais, ô Cook, ô Thomas Cook & Son, toi qui repères, sur toute la surface du globe, les pistes et les sentiers vénérables, poteau indicateur vivant de l'univers entier, toi qui tends une main fraternelle au voyageur égaré et qui, immédiatement et sans la moindre hésitation, peux m'expédier facilement et en toute sécurité aux profondeurs de l'Afrique ou au cœur même du Tibet, ô Thomas Cook, l'East End de Londres, qui est à peine à un jet de pierre de Ludgate Circus, tu n'en connais pas le chemin !

« Vous ne pourrez pas mettre à exécution votre projet, me déclara le préposé au Bureau des Voyages de l'Agence Cook, de l'Agence de Cheapside, C'est... hem... c'est si peu courant... »

Et, comme j'insistais, il reprit, avec autorité :

« Vous devriez aller voir la police. Ce n'est pas notre habitude de promener les touristes dans l'East End, nous ne recevons jamais de demandes pour les amener là-bas, et nous ne connaissons absolument rien de cet endroit. »

« Ça n'a pas d'importance », fis-je négligemment, pour m'éviter d'être balayé hors de son bureau par le flot de ses objections. « Voici quelque chose que vous pouvez faire pour moi. Je voudrais vous prévenir de mes projets afin que, si par hasard il m'arrivait malheur, vous puissiez m'identifier. »

« Ah, je comprends, vous désirez que, si l'on vous assassine, nous soyons en mesure d'identifier votre cadavre. »

Il avait dit cela avec tant de bonhomie et de sang-froid qu'à cet instant même je crus voir ma dépouille mortelle, rigide et mutilée, étendue sur une dalle où ruisselait sans arrêt un robinet d'eau glacée. Il se penchait tristement sur mon cadavre, et s'efforçait patiemment d'identifier le corps de cet Américain complètement fou qui avait, envers et contre tous, prétendu visiter l'East End.

« Non, non, ce n'est pas cela, répliquai-je. Je voudrais simplement que vous puissiez me reconnaître si j'étais pris dans une sale affaire avec les bobbies (policeman). » Je me rengorgeais en prononçant ce dernier mot, heureux de voir que je mordais à l'argot indigène.

Mais l'homme s'excusa encore :

« C'est une question hors de ma compétence. Il faut vous adresser au bureau principal de l'Agence. Il y a si peu de précédents... »

Le chef du bureau principal poussa quelques « Hem ! Hem ! » bien sentis, puis bégaya : « Nous nous sommes faits une règle d'ignorer l'état civil de nos clients. »

« Dans le cas présent, insistai-je, c'est le client lui-même qui vient vous prier de donner sur lui, s'il y a lieu, les renseignements nécessaires. »

Il émit de nouveaux « Hem ! Hem ! », et je vis qu'il ruminait je ne sais quoi dans sa gorge. Je me hâtai de prendre les devants.

« Naturellement m'excusai-je, je sais que le cas est entièrement nouveau. Mais... »

« C'est ce que j'allais vous dire, le cas est sans précédent, et je crains fort que nous ne puissions rien pour vous. »

Je partis cependant avec l'adresse d'un détective qui vivait dans l'East End, et dirigeai mes pas vers le Consulat général américain. Et là, je trouvai enfin un homme avec qui m'entendre. Pas de « Hem ! Hem ! » pas de sourcils levés ni d'hésitation à me répondre, ni d'étonnement décourageant, ouvert ou dissimulé. Au cours de la première minute, je lui dis qui j'étais et le mis au courant de mon projet, qu'il trouva tout naturel. Durant la seconde minute, il me demanda mon âge, mon poids et ma taille, et me toisa des pieds à la tête. Et au cours de la troisième minute, tandis qu'il me tendait la main en guise d'au revoir, il me déclara : « Parfait, Jack. Je ne vous laisse pas tomber, je vais vous suivre à la trace. »

Je poussai un soupir de soulagement. Ayant brûlé tous mes vaisseaux, j'étais libre de me plonger dans ce désert humain que tout le monde semblait ignorer. Mais presque aussitôt, je rencontrai une nouvelle difficulté sous les espèces de mon cabby, personnage éminemment décoratif à barbe grise, et qui m'avait, avec une imperturbable sérénité, véhiculé plusieurs heures durant à travers la Cité.

« Conduis-moi à l'East End », ordonnai-je, en m'asseyant dans la voiture.

« Où cela, monsieur ? » demanda-t-il avec une surprise non déguisée.

« Dans l'East End, n'importe où. Allons, marche ! »

Le cab roula, sans but bien précis, quelques minutes, puis s'arrêta

soudain. L'ouverture pratiquée au-dessus de ma tête se découvrit, et je vis apparaître le cocher qui me regardait perplexe.

« Dites-moi, où donc que vous m'avez dit que vous vouliez aller ? »

« Dans l'East End, je viens de te le dire. N'importe où, conduis-moi où tu voudras. »

« Mais à quelle adresse ? »

« Tu ne comprends donc pas l'anglais ? » m'écriais-je d'une voix de tonnerre. « Conduis-moi immédiatement à l'East End, et plus vite que ça ! »

Il était plus qu'évident qu'il n'avait pas encore compris, mais il sortit sa tête de l'ouverture et fit partir son cheval en grommelant.

Nulle part, dans les rues de Londres, on ne peut échapper au spectacle de l'abjecte pauvreté qui s'y étale. Cinq minutes de marche vous conduiront à un quartier sordide. Mais la région où s'engageait ma voiture n'était qu'une misère sans fin. Les rues grouillaient d'une race de gens complètement nouvelle et différente, de petite taille, d'aspect miteux, la plupart ivres de bière. Nous roulions devant des milliers de maisons de briques, d'une saleté repoussante, et à chaque rue transversale apparaissaient de longues perspectives de murs et de misère. Ça et là, un homme ou une femme, plus ivre que les autres, marchait en titubant. L'air même était alourdi de mots obscènes et d'altercations. Devant un marché, des vieillards des deux sexes, tout chancelants, fouillaient dans les ordures abandonnées dans la boue pour y trouver quelques pommes de terre moisies, des haricots et d'autres légumes, tandis que de petits enfants, agglutinés comme des mouches autour d'un tas de fruits pourris, plongeaient leurs bras jusqu'aux épaules dans cette putréfaction liquide, pour en retirer des morceaux en état de décomposition déjà fort avancée, qu'ils dévoraient sur place.

Nous ne croisâmes pas un seul autre cab pendant tout le trajet, et, à la façon dont les gosses couraient après le mien, ce dernier semblait une apparition venue d'un monde surnaturel. Et toujours, inlassablement, les murs de briques sordides, le pavé visqueux, les rues pleines de cris. Pour la première fois de ma vie, la peur de la foule s'empara de moi. C'était comme la peur de la mer, et toutes ces misérables multitudes, qui défilaient rues après rues, me semblaient autant de vagues moutonnant sur quelque océan, immense et nauséabond, m'enserrant de toutes parts, menaçant de bondir sur moi et de m'engloutir.

« Stepney, monsieur ! La gare de Stepney ! » m'annonça le cocher en approchant la tête, une fois de plus, de la lucarne.

Je jetai un coup d'œil dehors. C'était en effet une véritable gare de chemin de fer qui se trouvait là, et mon cocher m'y avait amené désespérément, comme vers le seul endroit civilisé dont il avait jamais entendu parler, en ce désert.

« Et puis après ? » lui répondis-je.

Le pauvre homme marmotta à part lui quelques paroles inintelligibles, hocha la tête et prit un air très malheureux. Il se décida enfin à articuler : « Je suis ici dans un pays que je ne connais pas. Si cela ne vous va pas de descendre à la gare de Stepney, Dieu me damne si je sais ce que vous voulez faire ! »

« Mais je vais te le dire, ce que je veux faire ! Continue à me trimbaler, et regarde si tu ne vois pas une boutique de fripier. Dès que tu en verras une, continue ton chemin jusqu'au prochain coin de rue, arrête-toi, et laisse-moi descendre. »

Je pouvais voir, à la mine qu'il faisait, qu'il commençait à se demander s'il recevrait le prix de sa course, mais un peu plus tard, il s'arrêta au coin d'une rue et m'informa qu'un peu en arrière je trouverais une boutique de vieux vêtements.

Puis, n'y tenant plus, il me demanda, d'un ton suppliant : « Payez-moi maintenant ? Vous me devez déjà sept shillings et six pence. »

« Je le sais bien » répondis-je en riant. « Je vais te donner ce que je te dois, rien que pour avoir le plaisir de ne plus te revoir. »

« Sapristi ! Ça sera bien la dernière fois que vous me voyez, si vous ne me payez pas tout de suite », me rétorqua-t-il.

Mais une foule de badauds dépenaillés entourait déjà le cab. Je me mis à rire de nouveau, et revins sur mes pas, jusqu'à la boutique en question.

Une nouvelle difficulté surgit : faire comprendre au marchand que je désirais réellement acheter de vieux habits. Après des tentatives inutiles pour me vendre contre mon gré une veste et un pantalon qui ne m'allaient pas du tout, il se décida enfin à me déballer des monceaux de vieilles nippes, non sans prendre un air entendu et me lancer de transparentes insinuations. Il faisait cela avec l'intention évidente de me laisser voir qu'il avait deviné qui j'étais, pour me forcer à payer le prix le plus cher, par peur qu'il ne me dénonce à la police. Pour lui, je ne pouvais être qu'un homme qui avait maille à partir avec la justice, ou un criminel de haute volée, ayant traversé l'océan

pour venir me réfugier en Angleterre – et dans tous les cas, quelqu'un qui évite les flics. Je discutai pied à pied avec lui sur la fantastique différence entre le prix réel de la marchandise et celui qu'il en désirait, ce qui eut pour effet de dissiper immédiatement ses soupçons. Il prit alors son parti de traiter, tout bonnement, un marché difficile avec un client peu commode. Finalement, mon choix s'arrêta sur un pantalon fort râpé, mais encore solide, sur une veste de chauffeur usée jusqu'à la corde et à laquelle il ne restait plus qu'un seul bouton, une paire de brodequins qui avaient visiblement servis dans un endroit où l'on pelletait du charbon, une ceinture en cuir très étroite, et une casquette en toile crasseuse. Mes vêtements de dessous et mes chaussettes étaient neufs et chauds, mais n'étaient pas assez beaux pour qu'un vagabond américain dans la dèche puisse les porter sans trop attirer l'attention sur lui.

« Vous, vous êtes drôlement roublard », dit-il en feignant l'admiration, comme je lui tendais les dix shillings sur lesquels nous nous étions à la fin mis d'accord. « Le diable m'emporte si vous n'avez pas été traîné dans Petticoat Lane avant de vous rabattre sur moi. Votre pantalon vaut, à lui seul, cinq bobs, et n'importe quel débardeur me donnerait deux shillings et six pence pour les souliers. Je ne parle pas de la veste ni de la casquette, ni du gilet qui est presque neuf, ni de tout le reste. »

« Combien est-ce que vous m'en donneriez maintenant du pantalon seul ! » lui demandai-je à brûle-pourpoint. « Je vous ai payé tout le lot dix bobs, reprenez-le pour huit ! Et, croyez-moi, c'est pour rien ! »

Il se contenta de ricaner tout en hochant la tête. Bien que j'eusse fait une excellente affaire, je restai sur l'impression qu'il en avait fait une encore meilleure.

Je retrouvai le cabby en compagnie d'un policeman, tous deux discutant mystérieusement. Le policeman, après m'avoir examiné des pieds à la tête, arrêta plus particulièrement son regard sur le ballot que je tenais sous le bras, et partit, laissant le cocher tout seul, peu rassuré. Ce dernier prétendit ne pas faire avancer d'un pas son cheval avant que je ne lui aie versé les sept shillings et six pence que je lui devais. Après que je me fus acquitté de ma dette, il me dit qu'il était prêt à me conduire jusqu'au bout de la terre, si je le désirais, s'excusant avec profusion pour l'insistance qu'il avait mise à se faire régler, et expliquant qu'on tombe parfois sur d'étranges clients, dans la bonne ville de Londres.

Mais il n'eut seulement à me conduire qu'à Highbury Vale, au nord de Londres, où mes bagages m'attendaient. Là, le lendemain, je quittai mes chaussures (tout en regrettant leur légèreté et leur confort), et le costume gris et agréable que j'avais porté pendant tout mon voyage, et je commençais à

revêtir les vieilles hardes que d'autres hommes que je n'arrivais pas à me représenter avaient portées avant moi ; certainement, de bien pauvres bougres pour s'en défaire au prix infime qui avait dû leur en être donné.

Avant d'enfiler mon gilet, qui était muni de manches, je m'occupais d'y coudre intérieurement, à l'aisselle, un souverain qui tenait peu de place mais pourrait m'être d'un grand secours en cas de besoin. Puis je m'assis et me pris à philosopher sur les belles et grasses années qui avaient rendu mon épiderme si doux et amené mes nerfs à fleur de peau. Le gilet était rugueux et râpeux comme une chemise de crin, et j'en suis certain, le plus masochiste des ascètes n'a jamais souffert autant que je l'ai fait dans les vingt-quatre heures qui ont suivi.

Le reste de mon costume se laissa revêtir sans trop de difficultés, bien que chausser les brodequins fut tout un problème. Aussi rigides, aussi durs que s'ils avaient été en bois, ce ne fut qu'après en avoir assoupli les tiges à coups de poing répétés que je parvins à y glisser mes pieds. Puis, ayant ainsi fait, muni de quelques shillings, d'un couteau, d'un mouchoir, de quelques cahiers de papier à cigarettes et de tabac à même mes poches, je descendis les escaliers d'un pas pesant, disant au revoir à mes amis qui avaient si mal auguré de mon entreprise. Comme je franchissais la porte, la femme à tout faire, qui était d'âge moyen et de mine accorte, ne put réprimer une sorte de grimace qui plissa ses lèvres et les ouvrit démesurément, jusqu'à ce que sa gorge, par une sorte de solidarité involontaire, fasse entendre ce bruit animal baroque que les gens civilisés appellent le rire.

À peine avais-je fait quelques pas dans la rue que je fus impressionné par le changement complet produit par mes nouveaux vêtements sur ma condition sociale. Toute trace de servilité avait disparue dans l'attitude des gens du peuple avec lesquels j'entrais en contact. En un clin d'œil, pour ainsi dire, j'étais devenu l'un d'entre eux. Ma veste râpée et déchirée aux coudes signalait à tout venant la classe à laquelle j'appartenais, et dont ils faisaient eux aussi partie. Nous étions désormais de la même race : à la place de la flagornerie servile et de l'attention trop respectueuse dont j'avais été l'objet jusqu'ici, je partageais maintenant avec eux une sorte de camaraderie familière. L'homme en costume de velours côtelé et au foulard crasseux ne s'adressait plus à moi en me disant « Monsieur » ou « Gouverneur », mais me donnait maintenant du « mon pote » gros comme le bras ! C'est un terme exquis et plein de cordialité, dont la sonorité a une chaleur, une intimité que l'autre terme ne possède pas. Gouverneur ! Cela sent la puissance, l'autorité, la supériorité – c'est le tribut que rend l'inférieur au supérieur dans l'espoir secret que celui à qui ce vocable s'adresse voudra bien s'alléger de quelques menues monnaies. C'est, en fait, une façon déguisée de mendier.

Tout cela m'apporta une satisfaction imprévue, que je savourai dans mes

guenilles, satisfaction qui sera toujours refusée à l'Américain qui voyage à l'étranger, spécialement en Europe. Si celui-ci n'est pas riche comme Crésus, il se trouvera rapidement réduit à l'état de pauvreté, et il en aura très nettement conscience, par la horde des voleurs qui s'attachent à ses basques du matin au soir, rampent à ses pieds, et mettent à plat son porte feuille d'une façon qui ferait rougir même les usuriers les plus aguerris.

Dans mes guenilles, j'échappais à la peste du pourboire, et pouvais coudoyer les autres hommes sur un pied d'égalité. Bien plus, avant la fin de la journée, les rôles s'étaient complètement inversés, et c'est moi qui disais un « merci » reconnaissant à un gentleman dont j'avais tenu le cheval, et qui avait laissé tomber un penny au creux de ma main avide.

Je découvris un tas d'autres changements, survenus à cause de mon nouvel accoutrement. Lorsque je traversais, par exemple aux carrefours, les encombrements de voitures, je devais décupler mon agilité pour ne pas me faire écraser. Je fus frappé par le fait que ma vie avait diminué de prix en proportion directe avec la modicité de mes vêtements. Avant, quand je demandais mon chemin à un policeman, il me demandait toujours si je voulais prendre un omnibus ou un cab. Maintenant cette question se résumait à : « À pied ou en omnibus ? » Aux gares de chemin de fer, on me tendait automatiquement un ticket de troisième classe avant même que j'aie pu formuler mes intentions.

Mais tous ces inconvénients trouvaient leur compensation. Pour la première fois de ma vie, je me trouvais face à face avec la classe la plus basse de l'Angleterre, et j'apprenais à connaître ces gens pour ce qu'ils étaient. Quand, au hasard d'une rencontre dans un bar ou au coin d'une rue, les badauds et les ouvriers s'adressaient à moi, ils me parlaient d'égal à égal, exactement comme ils se parlaient entre eux, sans l'arrière-pensée de me voir leur donner quelque chose pour les propos qu'ils me tenaient ou pour la façon dont ils les tenaient.

Et quand, enfin, je pus pénétrer dans l'East End, je fus tout heureux de constater que ma peur de cette foule avait disparue. J'en faisais partie maintenant. L'immonde et nauséabond océan où je m'étais fourré s'était refermé sur moi, j'y avais imperceptiblement glissé. Et je n'y éprouvais plus rien de désagréable, sauf cette ignoble veste de chauffeur, qui continuait à me gratter la peau.